Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève

Herausgeber: L'écran illustré

Band: 1 (1924)

Heft: 1

Artikel: Au sujet du film "Le harpon"

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728683

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Première année. — N° 1. Le numéro : 20 centimes. Jeudi 4 Septembre 1924.

Une scène de **La Puissance des Ténèbres**
D'après le célèbre roman de Léon Tolstoï.
Cliché „Premier Film" à Lausanne.

L'ÉCRAN ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant tous les Jeudis à Lausanne et Genève

Directeur : L. FRANÇON, fondateur

ADMINISTRATION et RÉGIE DES ANNONCES : 5, Rue de Genève, 5, LAUSANNE — Téléphone 82.77
ABONNEMENT : Suisse, **8** fr. par an ; Etranger, **13** fr. :: Chèque postal N° II. 1028
RÉDACTION : L. FRANÇON, 22, Av. Bergières, LAUSANNE :: Téléphone 35.13

SCHWEIZ. LANDESBIBLIOTHEK BERN G. 3531

Notre profession de Foi

Le but de l'*Ecran Illustré* est tout indiqué dans son titre ; il se propose de fixer quelques-unes de ces ombres fugitives qui se projettent tous les jours sur cette toile magique qui hypnotise les foules et d'entretenir le public passionné de l'art muet, des faits et gestes de ses interprètes favoris.

L'*Ecran Illustré* a aussi une autre tâche et non des moindres, celle de mettre au point la juste valeur artistique et éducative des œuvres filmées qui sont trop souvent injustement attaquées par les détracteurs systématiquement hostiles à tout ce qui est projeté à l'écran sans jamais reconnaître l'influence bienfaisante que le cinéma exerce sur le public en général.

Si les adversaires du cinéma voulaient, avant de le juger, se donner la peine de le connaître sans se laisser influencer *a priori* par une réputation qu'ils ont créée eux-mêmes de toutes pièces, ils reviendraient à une meilleure conception de ce genre de spectacle et de l'heureuse influence qu'il peut avoir pour l'amélioration des masses et la propagation des idées saines.

C'est ainsi que le Révérend Clarence May vient de déclarer dans un de ses sermons qu'il fait à l'église de Saint-Thomas, à Londres qu'on avait dit sur le cinéma d'énormes absurdités et que non seulement le cinéma ne faisait pas le mal qu'on lui reproche mais qu'au contraire « nous nous étions améliorés par le cinéma ».

Ne lisions-nous pas également dans *Le Journal*, tout récemment encore, que l'évêque Ethelbert Talbot, chef de l'Eglise épiscopale américaine, avait déclaré que le cinéma avait une meilleure influence sur le peuple que les livres scolaires.

« Aujourd'hui, a dit l'évêque Talbot, le peuple veut être en contact avec la vie ; de là sa préférence pour les histoires de détectives. Les livres scolaires, qui sont généralement ternes et sans vie, ne lui inspirent guère que le dégoût de l'étude tandis que le cinéma lui ouvre à chaque instant des horizons nouveaux, même dans les films qui ne sont pas uniquement « documentaires », et non seulement lui donne des notions sur des choses qu'il ignorerait toujours, mais encore l'encourage souvent à les approfondir. »

Dans certains quartiers de Londres où les bars faisaient d'excellentes affaires, l'ouverture d'une salle de cinéma était considérée par les tenanciers de ces bouges comme un élément de ruine pour leur débit de boissons. Le cinéma assainit, il est édifiant par l'esprit moral qui se dégage des thèses qui servent de trame aux œuvres dramatiques filmées. Au cinéma, il est très rare que le voleur ou le criminel ne soit pas puni, ce qui n'arrive pas toujours dans la vie réelle.

Les détracteurs du cinéma manifestent à tel point leur partialité qu'une même pièce jouée au théâtre ne soulève pas la même critique que lorsqu'elle passe à l'écran. Ils ont aussi des préjugés qui leur permettent d'accepter la représentation de la débauche et du crime si les auteurs de ces actes s'appellent Agrippine ou Othello ; mais lorsqu'on transpose le drame dans la vie moderne et dans d'autres milieux, ils crient au scandale.

On admettra bien par exemple qu'un général maure, sanguinaire et cruel, étrangle une femme innocente, mais si le criminel s'appelle Costaud des Epinettes, rien ne va plus. Le temps qui fait la réputation des hommes fait aussi celui de la vertu et un meurtrier devient un héros dans les tragédies classiques, alors qu'il n'est qu'un vulgaire assassin dans le drame moderne.

On a écrit pour le théâtre nombre d'opéras-bouffes et de parodies mythologiques ou historiques sans que personne n'ait songé à s'élever contre ces versions fantaisistes et amusantes de la légende ou de l'histoire, ce qui est la même chose, mais si on en fait autant pour l'écran, on crie à la profanation et on proteste au nom de l'art.

C'est ainsi que M. Desvaux, conseiller municipal à Paris, appelle les foudres de la censure sur une parodie d'Hamlet au cinéma. On a osé, pensez donc, profaner cette tragédie immortelle et la transmuer en un grossier mélodrame. M. Desvaux n'est nullement partisan d'une censure tracassière et sotte qui s'abrite trop souvent sous le prétexte de la morale, mais il ne veut pas que « les enfants des écoles, assidus au cinéma, aient une étrange idée des œuvres du grand William ».

Quand nous débarrassera-t-on de tous ces pions de la morale, de la pédagogie, de l'histoire et de l'art qui nous morigènent et veulent faire de l'écran une lamentable école de leurs propres théories envers et contre les affinités naturelles du public qui va au cinéma avant tout pour se distraire et non pour qu'on lui bourre le crâne de formules et de thèses propagandistes en faveur de tous les pions et tartempions qui veulent imposer leur *moi* dans l'évolution du cinématographe.

Nous réclamons au nom du public la plus grande liberté de conception dans les œuvres cinématographiques, l'éclectisme le plus large, la tolérance la plus généreuse et le droit à l'existence de toutes les manifestations artistiques les plus humbles et les plus timides. L. F.

Féliana l'Espionne

Tel est le titre d'un nouveau film que tourne M. Gaston Roudès pour les Grandes Productions cinématographiques. Les interprètes principaux sont **France Dhélia** et **Lucien d'Alsace.**

TOM MIX

Le populaire Cow-Boy de la „Fox Film", cavalier incomparable que nous verrons cet hiver dans un film hors série, avec son fameux cheval Tony qui déclare la guerre à l'espèce humaine, son bourreau.

La Conquête d'une Femme

au Royal-Bio Genève

C'est l'histoire de la fille d'un riche armateur de San-Francisco intraitable qui voulait épouser un certain comte Bietzy, qu'elle avait connu à Nice et qui n'est qu'un chevalier d'industrie ; son père s'y oppose et veut lui faire épouser un jeune Américain, fils d'un de ses vieux amis, qui a d'ailleurs sauvé Suzanne, car c'est ainsi qu'elle se nomme, alors qu'en nageant elle se trouvait dans une situation périlleuse.

Enlèvement, guet-apens, knock-out, voyage forcé en mer sur *L'Espérance*, débarquement sur une île déserte. Enfin, à la suite d'une série de péripéties très mouvementées et d'un séjour en tête-à-tête avec son futur mari qu'elle déteste et finit par aimer, Suzanne (Florence Vidor) devient aussi douce qu'un agneau. C'est du cinéma gai, amusant, une comédie pleine d'entrain, qui plaît.

L'ÉCRAN ILLUSTRÉ
reproduira tous les portraits des grandes vedettes mondiales du Cinéma.
LISEZ
L'ÉCRAN ILLUSTRÉ
en vente dans tous les kiosques et marchands de journaux. ::
PARAIT TOUS LES JEUDIS
à LAUSANNE et à GENÈVE
Le numéro **20** centimes

VOLUPTÉ

Dans ce film qui passe cette semaine au **Grand Cinéma,** à Genève, on a réalisé un décor somptueux dans lequel les plus vifs conflits de notre époque se déroulent. « C'est à la femme du vingtième siècle, élégante et toujours sans repos, séduisante et jamais satisfaite, avide de sensations, ne se possédant plus, vivant presque dans une sorte de décadence affreusement égoïste, spirituelle quelquefois, suivant aveuglément ses instincts et ses caprices pervers, ne songeant jamais qu'aux atours et à l'acuité de la jouissance de ses plaisirs, faite comme pour vivre en associée de l'homme moderne, traqué comme une bête », c'est ainsi que s'exprimait Warner Fabian dans la dédicace du livre *Flaming Youth*, cette œuvre de grand intérêt psychologique qui a engendré le film *Volupté*.

L'arbre de la sagesse porte des fruits d'une douceur infinie, mais d'autres ont l'amertume atroce de la douleur. Patricia Fentriss doit goûter à tous avant de comprendre les lois de notre existence.

Au sujet du film "LE HARPON"

Comment, en l'an 1921, fut reconstituée minutieusement, — au péril de vies humaines, — l'histoire exacte d'une chasse à la baleine, menée sous le Cercle Arctique avec les armes primitives des anciens baleiniers.

Les baleines diminuent et leur disparition totale est déjà envisagée pour un avenir proche.

Aussi M. John L. E. Pell, descendant direct d'une dynastie de baleiniers qui fut une des grandes familles de New-Bedford, — ville dans laquelle la secte puritaine des Quakers a monopolisé depuis plus de cent ans l'industrie baleinière, — a-t-il eu la pensée de reconstituer, par le film, les principaux épisodes d'une *Chasse à la Baleine.*

Les costumes ont été tirés des armoires au fond desquelles on conservait les reliques de famille. Au port, on a remis à neuf et réarmé le dernier brick baleinier, le *Charles W.-Morgan,* construit en 1841, fort de 300 tonnes, et vétéran du Cercle Arctique. Et le vieux capitaine qui, tant de fois, l'avait conduit à travers les eaux glacées du Nord, consentit à reprendre une dernière fois son commandement. Tandis que les Quakers autorisaient la prise de vues dans leur temple construit en 1790, le recteur du Foyer des Marins, Docteur Thurber, acceptait de reconstituer l'office rituel des Pêcheurs de Baleines et de le célébrer à la mode ancienne.

C'est donc la colonie entière de New-Bedford qui a participé à la réalisation de ce film.

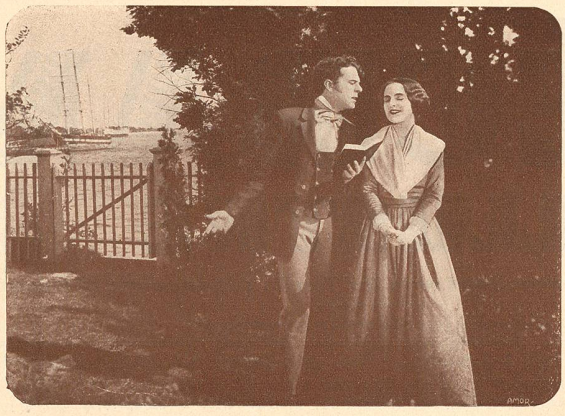
Seuls, deux ou trois acteurs, qui devaient jouer les rôles de protagonistes, furent introduits parmi ces figurants bénévoles ; encore durent-ils se transformer en véritables baleiniers et vivre durant des mois l'existence rude et périlleuse des véritables Chasseurs de graisse dont ils partagèrent le labeur quotidien, — à tel point que le héros même du scénario est devenu un excellent chef harponneur...

* * *

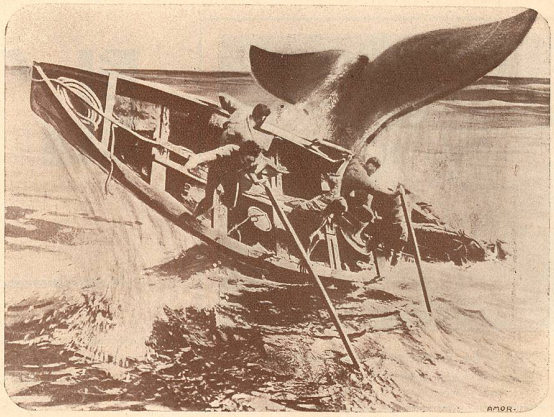
Durant cette croisière étonnante et originale, onze baleines ont été rencontrées et attaquées, — cinq ont été capturées, dont la plus forte mesurait 25 mètres de long et pesait 90 tonnes.

Il convient de signaler que, durant les dramatiques péripéties du harponnage, l'un des appareils embraya subitement au moment le plus dangereux, celui de l'attaque des barques par la bête blessée.

En fait, les Quakers de New-Bedford ont réalisé avec une minutie extraordinaire les moindres épisodes techniques d'une croisière de pêche, en utilisant les engins, les bateaux et les armes desquelles se servirent leurs aïeux directs, durant des années, — engins, armes et bateaux dont le travail a assuré jadis la fortune du port de New-Bedford.



Une scène du film **Le Harpon.**
Cliché *Modernes Films*, Genève.



Une scène du film **Le Harpon.**
Cliché *Modernes Films*, Genève.

* * *

M. Raymond Mac Kee, personnifiant Allan Dexter, apprit durant un an et demi le métier de marin baleinier, — il vécut la vie des Chasseurs de graisse, — il frappa de sa main plusieurs cétacés, maniant ce lourd harpon, que l'on a maintenant remplacé par un canon lance-harpon. Il fut, au vrai, *Blubber Hunter* sous le Cercle Polaire, et ne se présenta devant l'objectif que lorsque, réellement, aucune différence ne pouvait être constatée entre lui et les rudes matelots qui étaient ses compagnons.

La chasse à la baleine, — conduite comme on l'a menée durant plusieurs siècles et comme plus jamais on ne la verra menée, de par la disparition progressive des cétacés et de par les méthodes scientifiques de chasse, — est évoquée dans ce film.

Tout s'y trouve : l'appareillage du voilier après célébration de l'office des Quakers, — la rude vie à bord, — les manœuvres, — le détail des engins aujourd'hui désuets, — la manœuvre des embarcations, — la poursuite des baleines dont les évents jettent l'eau au-dessus de la mer, — le drame de l'attaque, — la baleine blessée entraînant les embarcations derrière elle en un remorquage de folie, — le brutal coup de queue qui envoie à la mer canot et équipage comme le raconte Mayne-Reid dans sa *Chasse au Leviathan*, — enfin la mort du monstre et son dépeçage.

C'est peut-être cette partie-là qui est l'une des plus curieuses, avec tous les détails : la bête au long du bord, les tranchets qui taillent cuir, lard et chair, les requins disputant la baleine à ses vainqueurs, la queue énorme et la tête monstrueuse montées à bord, — enfin la cuisson des quartiers en des chaudières qui font, dans la nuit, ruisseler l'huile précieuse, jadis vendue au poids de l'or et dont les milliers de barils enrichirent d'innombrables Américains.

Une scène du film **Le Harpon.**
Cliché *Modernes Films*, Genève.

Le scénario du « Harpon ».

Allan Dexter aime son amie d'enfance Evangéline, fille du vieil armateur de New-Bedford, Charles W. Morgan. Or, celle-ci, Quakeresse fervente à l'imitation de son père, a dû jurer au vieillard de n'épouser jamais qu'un Quaker qui serait aussi un maître du harpon. Et Allan Dexter n'est ni l'un ni l'autre. Aussi, malgré l'amour avoué d'Evangéline prise entre l'élan de son cœur et la rigidité de son serment, Allan Dexter est-il évincé, cependant que le baleinier Jack Finner et le tortueux Migg complotent de s'emparer, le premier du meilleur brick de Morgan, et le second, de sa fille.

Ayant voulu s'enrôler comme matelot afin de gagner ses galons de chef harponneur, Allan Dexter tombe aux mains de Finner qui l'emmène de force en mer afin de laisser le champ libre à Migg. Mais Finner, en cours de croisière, ayant assassiné le capitaine du brick, est saisi par les matelots vengeurs de leur chef qui emprisonnent le bandit et poursuivent la chasse aux baleines pour leur compte et celui de leur armateur.

Dans ces circonstances, Allan Dexter se révèle : il devient harponneur émérite et ramène au port le brick chargé des dépouilles de nombreux cétacés. Or, il arrive juste à temps pour empêcher l'odieux mariage qui, sur l'ordre du vieux Morgan abusé, va livrer Evangéline au traître Migg. Devenu Quaker, et ayant fait ses preuves de baleinier, Allan épousera son amie d'enfance.

MARY PICKFORD
dans **Rosita, Chanteuse des Rues.**
Cliché : *United Artists*, Genève.

ROSITA
CHANTEUSE DES RUES

Tel est le titre du film qui passe cette semaine au Cinéma Lumen à Lausanne et dans lequel **Mary Pickford,** l'actrice la plus sympathique d'entre toutes les actrices du monde, joue le principal rôle. La mise en scène est de Ernst Lubitsch, ce qui est une garantie.

Rosita, chanteuse des rues de Séville, est l'idole du peuple. Elle soutient, grâce à sa guitare, ses parents, ses deux frères et sa petite sœur.

Le Roi d'Espagne gouverne avec sévérité, mais cette sévérité se change vite en faiblesse, vis-à-vis du beau sexe, ce qui oblige la Reine à surveiller constamment son mari.

La ville de Séville tient son Carnaval annuel. Rosita chante sur la place publique et, par la gaîté de ses chansons, captive les joyeux habitants. Elle compte sur une large recette, lorsqu'un soldat paraît sur la place et annonce au son de la trompette, l'arrivée du Roi. Celui-ci vient d'être informé que les habitants de Séville s'adonnent à la débauche. Profitant de cette occasion, il entre dans Séville pour réprimer la soi-disant conduite licencieuse du peuple, mais surtout, avec le désir secret de poursuivre ses aventures amoureuses.

Rosita abandonnée par la foule, qui s'empresse au-devant du souverain, revient chez elle la bourse vide. Furieuse d'avoir été privée d'une recette fructueuse et connaissant la faiblesse du Roi, elle compose en toute hâte une chansonnette le ridiculisant et, retournant vers la place publique, elle se met à chanter :

Je connais une Reine loyale et fidèle,
Jeunes filles, ah ! si seulement cette Reine savait !
Roi, méfie-toi, ne sois pas trop libre,
Certains yeux semblent aveugles mais peuvent voir !
Je connais un Roi, grand viveur, intrépide,
Jeune filles, changez vite votre chemin !...

En entendant Rosita chanter cette chanson, la joie de la populace ne connaît plus de bornes, et une pluie de sous tombe sur la petite chanteuse.

Le Roi, masqué, se trouve parmi la foule et écoute la railleuse chanson de Rosita. Au lieu de s'indigner, il ressent pour la petite chanteuse une grande admiration et jure d'arriver à faire sa conquête.

Le premier ministre apprenant qu'une fille des rues ose se moquer de Sa Majesté le Roi, ordonne qu'on l'arrête.

Le Roi et le Peuple protestent, mais les soldats arrivent et dispersent la foule. Rosita a beau se débattre, elle est traînée dans une rue sombre. Un seigneur espagnol, Don Diego d'Alcala, demande que la pauvre fille soit traitée avec plus de chevalerie. Une dispute s'ensuit. L'officier et Don Diego tirent leurs épées. Il se battent, Don Diego tue l'officier et est arrêté.

Le lendemain, le Roi fait amener Rosita au palais royal. Pour gagner ses faveurs, il lui donne une robe merveilleuse et la couvre de somptueux bijoux. Devant tant de cadeaux, Rosita ne se connaît plus de joie, mais elle repousse les avances du Roi. Sa résistance ne fait que rendre le Roi plus amoureux, il lui offre une villa et lui permet d'y vivre avec toute sa famille.

Don Diego, Comte d'Alcala, a été condamné à être fusillé, mais avant son exécution, le Roi ordonne qu'il épouse Rosita afin que cette dernière devienne Comtesse. On bande les yeux de Rosita et de Don Diego. Le mariage a lieu. Après la cérémonie, Rosita supplie qu'on lui permette de voir celui qu'elle vient d'épouser. Les jeunes gens se reconnaissent. Rosita, terrifiée à la pensée que celui qu'elle aime va lui être enlevé, court au Roi et obtient qu'il ordonne un simulacre d'exécution.

Rosita et Don Diego déjeunent tous deux dans la cellule de la prison. Ils sont heureux et Rosita lui explique qu'il doit feindre la mort car les fusils seront chargés à blanc. Mais le Roi se ravise, craignant de perdre Rosita, s'il fait grâce de la vie à Don Diego, il donne à nouveau l'ordre d'exécuter le prisonnier.

La Reine apprend la dernière aventure du Roi, elle sent que son propre bonheur dépend de la vie de Don Diego.

Le Ministre d'Etat, qui a toujours haï Rosita, lui annonce le contre-ordre du Roi. A ce moment on entend le coup de feu du peloton d'exécution. Rosita se jette sur le corps inanimé de Don Diego, il ne donne aucun signe de vie. Elle ordonne qu'on le transporte dans sa villa où, le cœur brisé, elle se fait conduire.

En même temps, le Roi arrive, plein d'espoir, songeant qu'il va dîner, pour la première fois, en tête-à-tête avec la Comtesse Rosita.

Une haine féroce s'empare de Rosita. Saisissant l'épée du Roi, elle va la lui plonger dans la poitrine lorsque Don Diego se lève et le remercie de lui avoir fait grâce de la vie.

Dépité, humilié et honteux, le Roi se retire. A son grand étonnement, la Reine est assise dans son carrosse à la porte de la villa de Rosita. Elle lui montre un contre-ordre. « Connaissant votre inconstance, j'étais sûre de vous rendre service en ordonnant un simulacre d'exécution », dit-elle au Roi. Par ce geste, elle se débarrasse de sa rivale, tandis que Rosita jouit alors d'un parfait bonheur auprès de son mari, le Comte Diego d'Alcala.

* * *

Pendant que **MARY PICKFORD** interprète *Rosita* au **Lumen,** son frère **JACK PICKFORD** personnifie le jeune *Jed* espoir de ses parents, au **Royal** à Lausanne, et voici comment cela se passe :

Cachée entre deux montagnes, au sud des Etats-Unis, la Vallée du Loup abritait il y a quelque cinquante ans une race ignorante et primitive. Parmi ces humbles villageois, vivait Jed McCoy, enfant de treize ans, avec sa mère Claribel McCoy et son père Pierre.

Au moment où commence notre récit, Jed, la tête et les mains bandées dans d'épais linges, s'empare du miel contenu dans un nid d'abeilles, au creux d'un arbre. Sa récolte terminée, il descend avec précaution de l'arbre, mais une branche à terre le fait trébucher et le voilà roulant au bas de la colline, son seau à miel toujours à la main. Un arbre barrant sa course le fait revenir à ses sens, il retire alors les linges qui lui couvrent la tête et les membres supérieurs, mais qu'elle n'est pas sa stupeur de voir un jeune ourson léchant béatement son miel. Dans l'effort qu'il fait pour se dégager de l'animal, il aperçoit la mère de celui-ci à une centaine de mètres, prête à fondre sur lui. D'un bond il est debout mais ne voulant pas perdre le fruit de ses efforts, il attrape l'anse du seau et se met à courir de toutes ses jambes, suivi de l'ourson qui ne veut pas quitter un si délectable mets. A quelques pas de chez lui il rencontre deux cavaliers à cheval, l'un est Sam Handley, maquignon peu scrupuleux qui fait de fréquentes visites au village, l'autre monture porte une charmante fillette Emmy